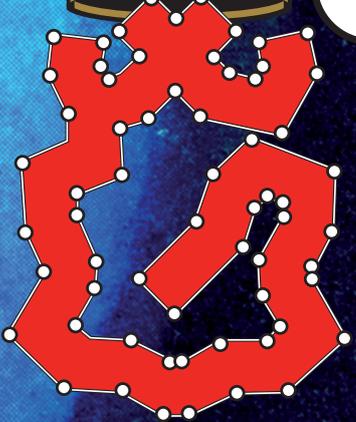




4



LE GIGAMAG

LE GIGAMAG



gigazine le gigamag
est une publication des
presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUITFRANCE2015—XI



9 782372 210928

Soldat Artistique, art nouveau à l'ancienne

Qu'y a-t-il de militaire dans la peinture ? Il semble être la question que pose le peintre Daligula Artistique. On se souvient de sa toile représentant un groupe de rock en uniforme de l'armée américaine.

Autrement dit : qu'est-ce qui est la quintessence de l'art, sa dimension irréductible ? Il faut bien répondre avec Artistique : un morceau décoratif à suspendre au mur. Une image, signée par l'auteur, dans un cadre par excellence. Représentant un sujet qui fait plaisir à contempler ou qui édifie, qui rappelle à l'ordre, qui en impose d'une manière ou d'une autre, une image qu'on peut qualifier de belle.

Essentiellement le cadre est là pour signifier la beauté, l'importance de l'image et de son sens.

C'est le côté disciplinaire qui donne à l'art sa grandeur, l'art, c'est la loi. Ce sont les principes de l'esthétique.

Artistique fait exploser la modernité rancie dans la représentation désarticulée, avachie, désarticulée, produits d'une industrie et d'une économie insensées.

Grâce à lui les jeunes troupes regardent l'avenir avec une confiance nouvelle, mêlée de dévotion et de terreur. Plutôt que des images à encadrer, Artistique exécute directement des images déjà encadrées.

Naturellement, le cadre fait partie du message. Le message est clair : aller à l'es-

sentiel, obéir, respecter les chefs, combattre jusqu'à la mort. Chaque Artistique ne fait que répéter l'adoration sans concession que tout membre du camp, tout disciple de l'Art. Il doit vouer à la grande œuvre de ses combattants les plus fiers, de ses plus grands héros, qu'il s'agisse d'une soupe de nouvelles japonaise, d'une jeune épouse bourrée qui a tué son mari et qui s'amuse à lui couper le cou avec une scie à métaux, d'une souris sur laquelle on expérimente des greffes ou d'un nabot nippon déguisé en lapin qui vend des voitures. Tous luttent comme un seul pour un monde qui leur importe plus que tout au monde. Les regarder dans leur cadre est un soutien sans pareil pour le courage du quotidien. De l'art au sens propre. Pas des cochonneries justes bonnes à vous remplir de dégoût pour vous-même, les autres, l'univers.

Artistique sauve le monde, invente le monde. Tout s'éclaircit d'être ainsi joliment encadré et bien authentiquement signé. Le morceau intitulé Buste n°, où la signature est directement apposée sur le cadre, est une clé de lecture de toute l'œuvre Artistique. Faudrait-il l'encadrer ? Ce serait le non-sens intégral devant une œuvre qui est un point final.

Il y a un tout petit bonhomme bilieux, dénommé critique d'art,

qui a fait beaucoup de tort à l'art et aux artistes ces derniers siècles. C'est avorton envieux des belles choses qui respirent sans son concours, s'est mis à décréter que certaines œuvres étaient belles et importantes, intelligentes, remarquables, et d'autres non. En fait il travaillait, le vilain bonhomme, pour des marchands qui l'employaient pour qu'il confère une valeur intellectuelle à des choses qui ne pouvaient pas se remplir avec ce genre de contenu.

Nous travaillons pareillement, sauf que ce n'est pour aucun marchand, et sans chercher l'intégralité de notre arbitraire, si l'on veut.

Toutes les choses sont belles, comme Artistique le montre, une fois bien encadrées, signées et montrées. Il n'en est pas qui soient trop humbles ou trop simples. L'art n'a pas à être compliqué ou cérébral pour être beau. Sa profondeur s'adapte dès qu'on la laisse s'exprimer sans trop y prêter attention.

Les images de Artistique sont des images trouvées. Il les adopte lors qu'elles ont été abandonnées comme inutiles ou communes, sans fonction particulière ou encore avec une fonction trop particulière. Ce sont celles qu'il préfère.

Aussi la matière première chez Artistique est composée de matériaux de rebut, auquel on ne peut presque plus donner une telle appellation.

Il ne s'agit en effet nullement

de recyclage, mais d'emprunt, de matériel confisqué par l'Art. C'est la tourbe du recyclage. Tout ce qui est voué par là déjà détruit, refondu sans jamais pouvoir prendre une autre consistance que cette nature répugnante, incréée et incréable.

Non plus détournement ni réemploi, le matériau employé est vraiment une matière brute, indifférenciée, ce que le monde produit en très grande quantité aujourd'hui sous les termes de « création », « objets », « images », etc. ramassé au hasard mais choisi avec soin, comme un sculpteur ne s'égare pas à engager son travail dans une pierre qui va rompre.

Tout peut, en principe, finir comme matériau pour un Artistique, y compris les œuvres d'« art » elles-mêmes, tombées dans l'informe à façonner.

Le peintre favorise souvent les choses les plus humbles, les plus déjetées pour reconduire sur elles une dignité dont elles n'auraient pu rêver. Il y a un sentiment de pitié.

Contrairement aux objets qui sont condamnés à être hors d'usage au stade de leur production, les Artistiques dès leur naissance sont des œuvres éternelles, non transformables par d'autres, qui ne vieilliront pas. Elles peuvent sans doute disparaître sans que cela les atteigne.



Peintre officiel du Camp chez Gigabrother, Daligula Artistique a exécuté les portraits et images de groupe, icônes légales, devant lesquels chacun ne pouvait que se prosterner, ou mourir. Beaucoup moururent après s'être prosternés.

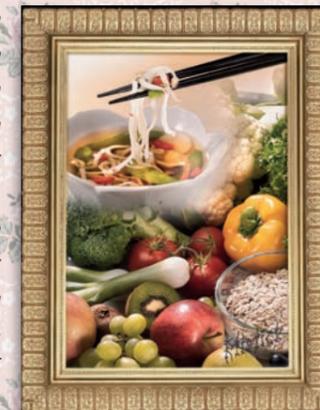
La décoration d'intérieur (design)

Les musées d'art moderne du monde entier regorgent de décorations patrifères. Le contenu des poubelles de leurs espaces publics a plus de qualité esthétique que tout ce qui pendouille lamentablement de leurs cimaises et s'exhibe avec ostentation sur leurs socles. Est-ce que ces œuvres sont mauvaises ? Elles ne sont ni mauvaises ni bonnes. Elles sont sans consistance esthétique décidée, en raison de la socialité qui les réveille sans les regarder, à cause d'une culture qui les entasse sans jamais essayer d'en observer la portée. Pour ce monde-là il y a les choses culturelles qui correspondent au superflu, à l'univers luxueux des loisirs, puis le poids réel, les contingences matérielles et financières, le travail, l'argent, etc. Fatalement l'art ne prend de sens qu'au moment où le travail et l'argent s'investissent, c'est à dire hors de propos. Ils n'en font qu'un article culturel de plus, un prix - et cela malgré l'appareillage critique, lequel sous couvert d'y donner accès, ne fait qu'en supporter l'évaluation et ainsi l'ensevelit plus sûrement. L'équation « grande valeur intellectuelle de civilisation-très cher » n'a ni queue ni tête. Participons-nous ? Non pas, nous sommes l'art lui-même, nous n'en parlons qu'à la troisième personne par aristocratie. Nous ne vivons dans nos critiques, que l'absence d'art bouffie de la

prétention d'en être. L'art sonnant et trébuchant. Aussi c'est la décoration d'intérieur qui nous semble la plus valable forme d'un retour modeste à la question esthétique. Foin des espaces muséographiques de l'art pour l'art, nous ne voulons que des espaces privés, embellis par des fresques, des images encadrées, de nouvelles parois anisées lumineuses. L'esthétique doit redonner aux lieux domestiques leur lustre et leur parure, leur élégance disparue dans l'ostentation du prix qu'on peut mettre dans un machin, pour en jeter plein la vue à ses visiteurs, en imposer par ses « moyens ». Il faut au contraire réaliser l'exploit d'en imposer par son goût, ce qui doit coûter bien plus cher encore. Il faut réinjecter le beau dans le quotidien des logis. Nos ambitions ne s'arrêtent pas à celles de William Morris ou d'Osca Wilde. Nous voudrions voir naître autre chose que du néo-machin et du pré-bidule. Nos esquisses veulent donner à un artisan la chance d'un coup d'envoi vers d'autres directions que celles de l'art intelligent ou hyperpratique et ne sont que des essais, des visions, des perspectives, des paysages vers... Essentiellement nous voudrions échapper au design pour inaugurer le design. Arrêter d'autres instants de vivre que la banalité décorative sans envergure et sans principe d'ensemble.

Et surtout, au moins dans une première phase, faire cesser le ridicule bourgeois de la rébellion, de la transgression la plus convenue, celles qui ont traîné partout : le jeunisme, le jeté, le badigeonné, le chié, etc. Bref ériger l'idée de la destruction et du délabrement dynastiques. Le géométrisme de l'art abstrait comme les divagations de la création « libre » n'ont produit que des conventions industrielles, peuplant les logements par milliards des mêmes creuses évocations d'une émancipation pauvrement fantasmagorique. Il importe de préciser qu'ici nulle destination démocratique genre « l'art pour tous » ne nous anime. Nous voulons, pas même des élites, des personnes particulières capables de comprendre et de se figurer ce que ce genre de cercle et de centre vivant peut nécessiter et susciter. Avec l'exercitation de ce qui se produit là, sans chercher à pénétrer des médias ou des marchés qui gâcheraient tout dans la seconde, avec leurs calculs de rentabilité.

Sans doute vivons-nous une certaine forme de parodie joueuse de la décoration d'intérieur de tous les temps. Une sorte de grand ménage conservant la tradition et le classicisme comme ligne de mire. Un intégrationnisme ultra-niais les images de Lapôtre, de Stitich sont déjà là pour en parler. Dans cet ordre d'idée, rien n'est à exclure, tout est à incorporer. Les choses les plus étroites d'esprit du monde de la ménagère petite-bourgeoise, les innovations désormais surannées de l'art nouveau anglais comme les pires dégoûts-séries de la modernité. Quand un jour les musées se dessilleront et découvriront d'un autre œil le véritable aspect de leurs collections (comme dans les films d'horreur la sorcière ou le monstre déguisés en jolie jeune fille reprend son apparence réelle) pour les jeter avec dégoût (ou sont nos beaux tableaux ?) diront-ils, quelque mauvais génie les a remplacés par des ordures !, nous serons là pour les ramasser et les transférer en merveilles et joyaux ; Stitich, dans des œuvres qui paraîtront sur le site de l'Art. T. quand Gigabrother.com remettra ses pages en ligne, l'a déjà fait. L'or souille, l'œil est tout. Un financement bien compris, remettant la charue devant les boeufs (qui ne doivent être que devant), devra venir.



Joachim Lapôtre, peintre de tradition

La peinture s'achève et per-
sonne ne le voit. On a bavardé
sur la peinture à y perdre sa
salive, mais lorsqu'une chose
s'accomplit, plus un chat que
des oiseaux morts, des
crânes usagés, des
paquets de ciga-
rette vides.

La photographie
n'existe pas, ce
n'est qu'un épi-
sode de la pein-
ture. Comme le ci-
néma d'ailleurs, pour
l'essentiel. C'est le même
projet qui vient à sa perfection
et à sa disparition (Quand la
maison est finie, dit l'adage,
le diable y entre). L'outil œil
parvient à son idéal et crève.
C'est comme ça que le monde
est, dans le détail et dans le
particulier.

On aurait tendance à écrire que
Lapôtre parodie, pastiche, co-
pie la peinture; que c'est une

imitation de la peinture, mais
pas du tout; il y a un attachement
vrai, un lien à la tradition
qui n'est pas une nostalgie.
C'est bien la peinture vivante
qui parle (que la main
ne s'y prête pas de la
même laborieuse
façon n'a aucu-
ne importance.
Mais, si l'on a vu
Lapôtre travailler,
on ne peut que
constater que la
technique est entière-
ment picturale). D'ailleurs
elle crie son thème favori la
peinture, avec la nature mor-
te. Mais le rendu n'est plus le
même. Les fruits ne sont plus
à cueillir, les vers qui la tri-
turaient déjà au charavage ont
tout mangé.

La peinture semble si évidente
dans ces images, que c'en est
gênant, déplacé. On dirait une
sorte d'opération de propagan-



de trop appuyée. Cela ressem-
ble par certains côtés aux cho-
ses les plus vulgaires, les plus
racoieuses, justement. Ce qui
manque à ces compositions
pour faire art au sens moderne,
c'est le retrait affecté, la faus-
se modestie rusée. Lapôtre
est provocant, direct, com-
plet. Il exprime la peinture et
la peinture l'exprime. C'est un
moment unique dans l'histoire
de la peinture, qui n'est peut-
être pas si importante. Un œil
autre peut aussi bien s'avérer
possible et il le faudra bien.

La peinture effectuée, ce thé-
me archi banal mais jamais
éprouvé comme ça. Lapôtre a
sué et souffert et ça se voit
sans faire laborieux. Les plus
beaux carnages des peintres
anciens expriment la souf-
rance du peintre en montrant
le travail de la souffrance, pas
celui du labeur.

On voit aussi qu'il a eu le
sentiment d'échouer. Que tout
ce qu'il voulait y mettre, lu-
mière, couleur, relief, intention,
narration pour remplir le vide
de l'espace peinture ne res-
plissait pas. Que tout ce qu'il
croisait montrer enfin avec
éclat s'évanouissait. Le ca-
dre restait éperdument vacant
avec plus ou moins de vrais
morceaux de néant ou de su-
per-réalité atroce. C'est le vide
cruel de l'espace intersidéral
qui est peint. Il n'y a pas d'air
dans ces images.

La trivialité est terrible com-
me le sentiment. L'art moder-
ne a horreur que le trivial ap-
paraisse. Il faut du bon goût. De
la fadeur du prout-prout-ma-
chère, rien de plus trivial, jus-
tement. Or le goût de Lapôtre
est excellent et la délicatesse
est parfaite, mais viennent
avec pudeur sous la puissance

du motif et de son traitement,
sans ostentation et cela va à
l'encontre de l'art moderne
qui doit exhiber sa fausse mo-
destie avec furie, pour prouver
sa grande-tarterie.

Il faut regarder avec attention
l'instantané de la peinture qui
fini; parce que l'histoire de la
peinture (c'est à dire de l'art)
est éminemment instructive.
On voit bien aussi que la
publicité a été un épisode
de la peinture. Pas l'un des
meilleurs il est vrai mais, ces
années passées, le dernier qui
laissait suinter encore quelque
chose d'un peu vrai.

La peinture numérique ne
laisse plus à la touche que
le temps de crever dans l'ex-
tinction du pixel, mais ça n'a
aucune importance. Certes on
ne trouve pas le moment du
peindre dans la matière désert-
tée. C'est une souffrance que
toute cette absence clairement
exprimée par la représentation
au premier plan d'objets déje-
tés, usagés, dévotés, grotes-
ques ou morbides. La peinture
fait usage de Lapôtre jusqu'à
l'épuiser lui-même. L'artiste
est une ordure, un produit jet-
table qui a fini de servir. Mais
tout va bien et rien n'est perdu
puisque le recyclage ne lais-
sera rien perdre, qu'un nou-
veau peintre va se reproduire.
Sauf qu'il ne se reproduit pas
et que cette peinture est sans
lendemain, comme les choses
qui atteignent un certain cas
de réussite effrayante, mais
nécessaire.

Les succès ne laissent rien
subsister après eux, autour
(suite page 70)



*Un projet comme l'art n'a jamais été remis en question que superficiellement par les progrès des techniques artistiques; ce progrès a seulement à la fois détruit les méthodes précédentes et est venu pallier leur déficience, leur dégénérescence - mais sans jamais redémarrer à neuf un nouveau projet. C'est pour cela que ni photographie, ni cinématographie, encore moins infographie n'ont cessé d'être ce que la peinture était avant elles. Le décor, la fresque par exemple, est d'une autre dimension. Il s'éclaire dans l'espace d'une manière plus vaste; le décor peut contenir le tableau, le tableau représenter un décor (dans un cadre) mais jamais être l'ensemble décoratif de lui-même. Et pourtant le cadre détermine la vue, l'objectivité.





Le paradis infernal

La carrière de peintre de Lapôtre s'achève sur une réalisation monumentale, dont le tirage original est plus grand que nature. C'est le plus terrible effort du peintre pour donner forme à son inspiration. Au delà il y aura l'échec des funérailles de la mode, une œuvre dont seul nous demeure le projet (ci-dessous). Lapôtre arrache son triptyque (ci-contre) à l'impossible. C'est un miracle que ces images nous parviennent, et une chance pour l'homme engagé sur la voie du Cap de l'Édénisme.

Adam. Ève. S'agit-il du thème catholique? Pas du tout. Ce n'est qu'un apologue, une reprise au creuset du thème biblique certes, mais juste de la naissance, de l'émergence, de l'irruption de l'être dans un monde vierge où l'arbre est en steak, comme les croquettes de poisson pané surgelées sont en forme de poisson. Lapôtre voulait un serpent dans l'arbre de son jardin d'Éden aux couleurs d'enfer dantesque, des difficultés matérielles l'ont conduit à y renoncer. Sans trop de peine. L'anecdotisme se justifiait de moins en moins. L'arbre de chair et ses fondateurs d'une nouvelle ère furent éclipsés à Roanau mais furent célébrés à Berlin. Les pages

de l'A. N. T. s'en font le reflet. Lapôtre reprend la frappante image du premier couple mais ne prête guère attention au dieu qui les crée. Il est ce dieu, la L'être et l'être sans annoncer une génération tout autre. Du diable le dieu chrétien a-t-il déniché le couple initiateur? En Égypte ou en Grèce? En l'Étrange Orient? C'est d'un passé plus ancien que lui que Lapôtre a vu la provenance du thème avec les yeux de la pensée et a reçu l'ordre auquel on ne désobéit pas, la commande jamais révoquée mais qu'on doit honorer envers et contre tout. Ces figures ont bien compris le destin de la figure. Elles se jettent hors de l'image parce



celle-ci n'est pas conçue pour les retenir, mais les catapulte dans le monde à la seconde. L'image est une fronde, un canon, un arc. Puissance de l'invention: propulser le devie-

nir. Nouvellement irrépressible, source de vie. On n'arrête pas la création. On ne lui demande pas ses accréditations: elle les porte au front, à la poitrine, elle est nue, elle intime. *vient de paraître dans la collection «Le livre à deux pages».*

La petite chronique de Gigabrother

Une histoire de chair. C'est Adam et cette Ève d'une nouvelle ère ressemblent à des loups affamés qui jalisent du bois. Déjetés mais pas moins féroces, ce mâle et cette femelle ont grand besoin de nourrir leurs futurs

petits. Peu importe qu'un immense et gras troupeau les attende au delà, c'est le premier qui ils rencontreront qui fera les frais de leur grand appétit. Et cette image est insatiable. Elle veut le monde entier

et elle l'aura. Elle exprime rudement la terrible concurrence partagée par les fauves que sont les images et la nécessité absolue des moyens de la prédation - qui sont tout ce qu'une bête peut receler dans le mordant d'une mâchoire musclée.

progéniture, la proie ou le prédateur? A toi de voir, de pouvoir, de vouloir, de savoir. Ces animaux sont aussi les plus nobles. Seuls et individuels, fiers, autosuffisants, audacieux, leur étonnante beauté surgit de la féroce elle-même.



(suite de la page 8) d'eux, et sont peu amènes avec leurs auteurs. Il n'est pas toujours heureux de réussir. Et pourtant le projet pictural expose la splendeur et d'attente, tout brille et réjouit l'œil, respire la joie de vivre dont on a encore la jouissance avant qu'il ne s'éteigne. S'octroyer le plaisir de regarder ces images est un bonheur. Il ne faut pas penser à ce qu'elles ont coûté, ce serait faire ombre à leur rayonnement. Il faut se plonger en elles et s'y oublier, s'y perdre, s'y brûler et... voir. Voir quoi? Voir ce que ces éclats de lumière illuminent depuis le cheminement. De tout temps la peinture n'a fait que paraître en tant qu'ob-

jet. Sa consistance secrète relevait toujours de l'expérience de l'artiste que celui-ci transmutait dans la matière. Cette matière n'était qu'un détail. La peinture de Lapôtre (nous parlons d'elle en tant que seule peinture digitale considérable) est une peinture idéale, absolue, à plus d'un titre. Son immatérialité (que les tirages sur papier ne rendent que plus flagrante) donne la suprématie de l'objet sur l'être. L'original est introuvable. Toutes les copies sont l'original et vice-versa. Fini la commercialisation (malgré les tentatives vaines de limitation des copies : seul le fichier numérique est définitivement l'original) d'une source introuvable.

Au final c'est l'expérience du peintre et de la peinture (peintre et peinture en train de mourir) qui fournit la vraie présence de ces images, et leur force, impossible à négocier. La vie est là en vrai, jaillissant du plastique de son blister, faisant sauter l'opercule du contenu, complètement éventé au profit de l'expérience transmise à la vitesse de l'atome. Rien ne vient s'interposer entre l'art et la vie, aucune médiation. Devoir expliquer tout ça est un scandale. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Une étape se franchit que nous, à L.F. A. T., constatons avec une satisfaction certaine. Un résultat a été très certainement obtenu sur lequel on ne pour-

ra pas revenir. Typiquement l'omerta et le retrait se sont produits autour du travail de Lapôtre. Le « marché » ne veut que des choses qui n'abou-tissent rien, qui répètent les mêmes blagues, les mêmes impasses bavardes et creuses. Tout commerçant qui veut voir son commerce s'épanouir, doit bien se garder d'en amener les articles à satisfaire vraiment le désir de son client. Il faut le frustrer, atersnaquer les conclusions à l'infini. Lapôtre conclut rudement, en plein dans le mille. Après ça il faut trouver, chercher quelque chose. Nous souhaitons que cela ne se sache jamais, ne s'ébruite jamais que pour très peu, encore moins si possible.

Chefs-d'œuvre de L.F. A. T.

Ils se sont tous engouffrés bien sûr, dans la photographie instant le rendu graphique de la peinture figurative du temps jadis. L'affaire de lancer deux ou trois filtres photoshop vite connus. Au cinéma aussi, on a pu retrouver la couleur des vieux films en deux coups de cuillère à pot, comme si on y était, dans le technicolor des années 50 ou l'expressionnisme 3D. Mais les motifs, les maquillages, tout. Mais l'ambition de Lapôtre a porté plus loin et, toujours, dans le faux-jour de la banalité et du goût du jour. Sans doute a-t-il vendu ses premières « photos d'art » à des clients qui voyageaient, en-

fin, du véritable art resurgir de décennies de bouillies de cubes et de boues de vaches multicolores. Mais ça s'est évanoui tout de suite, l'image accusée, graphisée, c'est tombé instantanément dans le chrono, l'image convenue, le cliché, a en dégoutter tout le monde sauf la presse qui en a fait en une vitesse record, un détail de la représentation de plus, un passage à l'étape supérieure en terme d'efficacité visuelle tout simplement. Mais rien de bien neuf : il suffit de se souvenir que les photos, depuis les débuts de la photographie, n'ont presque jamais paru s'en être repeintes.

Alors le travail de Lapôtre s'est mis à ressembler à des posters pour apparts de beaux, des surclichés, des poncifs du jolii pour la cuisine américaine. Et pourtant ça ne s'est pas produit parce que les images de Lapôtre étaient, sous le couvert des lieux communs du moment, sous l'abri public de la rhétorique publicitaire, même renversée, de la vraie peinture venant de l'origine de l'œuvre d'art et s'accordant, après tant de calouillages et d'errements absurdes, avec le véritable sens de la peinture, qui n'a rien à voir avec les techniques picturales, mais tout à voir avec une destinée de la représentation. Oui, ces « peintures » venaient sous le vrai-faux aspect de la peinture gothique ou Renaissance, qu'elles

imitaient : mais cette reprise presque innocente n'était que le signe annonçant un retour au vrai peindre, et non pas l'adhésion aux motifs anciens de la peinture, nature morte, portrait, paysage, marine... qui ne font que voiler une peinture toute nouvelle et toujours-déjà morte, crépusculaire, et qui n'a pas été aperçue. En vérité les « toiles » de Lapôtre ne prouvaient qu'une chose, la photographie n'a jamais été un art indépendant, mais une évolution majeure de la technique picturale. Simplement la peinture s'y

Inauguration de l'œil



Évoquer la fin de tout, de la peinture, du peintre, est un ressort facile sans doute. Aux dires de Lapôtre, toutes ces images ne sont que des esquisses. Derrière l'aspect apparemment systématique du traitement des images, vraie caricature du design industriel, se dérobe à l'attente une approche à chaque fois complètement originale. On retrouve

une sorte de confiance dans le monde, dont l'évidence plate et répétitive, convenue, n'est qu'une façon pudique de dissimuler des univers totalement différents. La simplicité abrupte vient comme une politesse qu'il ne faut pas prendre pour argent comptant. Après cette « carrière » finie s'ouvre pour Lapôtre la perspective d'un tout autre œil,



d'autre chose que l'art. Un œil l'occasion. On attend dans meurt, un autre œil naît. vive l'excitation, comme dans la l'œil. Le noir s'est fait pour salle avant le début du film.

retrouvait dans sa nouvelle mutation, dégradation, comme on voudra, avec le deuil de l'original introuvable et la victoire de l'original introuvable, la disparition de l'objet qu'elle était et des objets qui la concernaient; la peinture en disait beaucoup trop pour que celle qui venait entre les mains de Lapôtre soit entendue vraiment, au-delà d'une anecdote de premier plan bien trop facile à dénigrer. Pourtant, justement, l'art-vrai est toujours surface extrême et profondeur abyssale. Seuls les faiseurs s'étaient dans les

desmi-mesures, les moyens termes marécageux où tout et son contraire peut être démontré, s'adaptant à tout, essentiellement au marché et au musée. L'art vrai ne s'est jamais accroché dans ces crissantes que par malentendu, réduction, accidents malheureux pour lui. Lapôtre en fait était un peintre de scandale, d'un scandale rentré, qui n'a jamais éclaté. Il venait défendre à lui tout seul des prérogatives de l'art que tout le monde avait estimées enterrées pour de bon. On avait énoncé l'art de l'art et c'était beaucoup plus pratique; on n'avait pas se retrouver avec des problèmes dont on avait réussi à se débarrasser. Se pencher sur l'œuvre de Lapôtre aurait exigé de regarder en face une histoire de l'art où celui-ci ne pouvait plus être produit industriellement, comme on le pratique si couramment, sans s'inquiéter de l'existence de l'art,

détail superflu à lui-même, imagine-t-on. Aurait-on pu produire du Lapôtre en usine? Curieusement, non. Ça ne collait pas, hélas. Le destin de chaîne de montage de l'art s'y serait vu avec une violence propre à l'art totalitaire, ce que tout le monde produit mais dont le caractère ne doit pas transparaître. Pour tout cela la période de peinture de Lapôtre fut de courte durée. Ce fut une expérience sans suite, sans postérité, vite oubliée. C'était compter sans l'art, la religion et la terreur, qui y reconnaît des chefs d'œuvre, les derniers chefs d'œuvre de la peinture proprement dite. Le site de L.F. A. T. s'en enorgueillit aujourd'hui avec d'autant plus de fierté qu'il abrite avec joie la faveur d'un peintre renégat, désavoué par une histoire qui n'a pu s'avancer que par ce genre d'expériences réelles.

Mot du jour

À quoi sert l'art? L'art sert à ce sont les seuls journalistes faire jolii. Et faire jolii, ça sert à quoi? Ça sert à ne pas faire des encore qu'ils doivent se faire violence pour ne pas annoncer des cyclopes, des inondations et de terribles sécheresses à tour de bras. De beau parle que ce sont les journalistes les plus violemment une tendance à l'optimisme réprimés dans leur métier.



La peinture à Artistyck



Tout l'art de Daligula n, c'est le cadre. Blague ou gag n sans doute. Le sous-jugé de la représentation, les quatre côtés de l'image, voilà l'image, telle qu'elle s'est prouvée jusqu'à la toile vierge et à la nausée. On se demande si cette prise de conscience chez Artistyck n'est pas venue de l'expérien-

ce survenue à un pastelliste du XIXe siècle. Niensualisé par son marchand pour exécuter une série de portraits, il les en-cadra lui-même. Un différent les opposant, l'artiste récupéra les cadres qui n'étaient pas inclus dans le contrat, laissant son galeriste avec les œuvres amputées, manifestement. Les cadres furent suspendus

dans le couloir du peintre, vidés, marquant le souvenir du jeune Artistyck, alors intime du pastelliste.

Le cadre détermine l'oeuvre picturale en un certain sens. Il circonscrit les limites du montré, il « cadre » la vue, l'obnubilise, l'obsède jusqu'à l'enserrer. Le cadre est la prison de la vision, son cachot comme sa seule liberté. Être enfermé c'est être libre. Seule cette incarceration désincarcère. Mais finit par s'user et ne plus donner d'aisance. Alors il faut revenir aux présupposés du cadre et revoir le contenu par le cadre. Le cadre est l'endroit d'où peut jaillir une nouvelle liberté, semble vouloir nous dire Daligula Artistyck.



Beauté & sécurité



« N'y voyez pas une enquête sur les dangers des cosmétiques, mais une apostrophe concernant l'assurance que l'on doit détenir de ce qui est vraiment le beau.

Sécuriser le beau, donc l'art, être certain de ce qui est beau, le maintenir, le promouvoir et l'imposer, de force par la torture si nécessaire, c'est notre mission, à l'A. n. r.

Qu'est-ce qui est beau n. Ce que nous déclarons tel. Nous sommes le beau nous produisons la beauté - elle émane de nous. » H. Vichonou (A. n. r.)



Victoire totale de la création

La victoire totale de la création anéantit tout propos de table, toute équivoque journalistique, toute sorte de médiation lâche, obtuse, opportuniste. C'est ainsi que le monde autre surgit d'une fausseté généralisée, où tout semble promis à jamais, au dernier moment, dans un brusque élan inattendu, inespéré, inné. L'acte de créer a cette spontanéité-là, qu'il ait lieu ou qu'il ait à nouveau lieu dans un autre contexte. La création n'est d'ailleurs pas forcément bonne, loin de là. En un sens elle est toujours mauvaise, elle a une forme de méchanceté dans son principe et son caractère nuisible peut l'emporter sur la force de son invention. Mais elle ne peut pas être minable, nulle, plate, envieuse, sournoise. Le créateur est un salaud mais pas un zéro, un instant comme notre époque l'est essentiellement, se vidant de toute substance comme un lavabo débordé, à vitesse grand V. Aussi sur le site de M. A. T. tout est beauté, parachévé, baume pour l'âme torturée qui y trouve un souverain repos. Elle vient à nous déchirée, épuisée, chancelante et peut s'abreuver à la source de notre aménité riieuse, enjouée, notre insouciance généreuse. Elle reprend courage dans les bras de la grâce et sous l'aile de l'élégance, sous les frondaisons d'une forêt ancestrale où elle reconnaît sa patrie. Ici tout est création sans autre horizon que le plaisir, l'amour, le service passionné du cœur et de l'imagination. Même l'amusante parodie est éconduite avec gentillesse, lorsqu'elle veut trop parader. Ici l'on verse les nectars de l'apaisement et de la contemplation heureuse.



Les choses vraiment belles répugnent à se laisser consumer. La parole qui veut parler d'elles doit elle-même être insigne et être prononcée depuis une pensée qui crée elle-même, elle ne doit pas être un se-veut sur la soupe.

Caractères de l'art

En doute le caractère est venu s'accroître dans la peinture au moment où elle s'achève dans le pixel et où une nouvelle aube se devine.

La disparition de l'original
Le pixel permet la copie illimitée d'une œuvre, à l'identique. L'original n'existe plus (l'objet dans ses couches préparatoires techniques, est autant reproductible) La peinture se détache de son destin récent d'objet distinct marchand. Les peintres du passé ne se sont pas privés de reproduire leurs images en nombre quand elles avaient du succès ou que les commandes s'ex-

geaient, sans parler de la répétition des motifs. Le répétitif en art, ce qu'il a de profondément « introuvable » en tant qu'objet unique, trouve dans le pixel sa vérité dernière. Se profile une chose qui laisse derrière elle tout le commerce d'art fondé sur l'unique ou le multiple limité. **Le polymorphisme infini**
Avoir infiniment reprendre une image et la transformer n'est pas non plus une nouveauté en art. Les artistes ont toujours pu soit modifier leur œuvres existantes, soit modifier les thèmes et les motifs qu'ils reproduisaient. Mais avec le pixel il n'y a plus de raison de fixer définitivement des images ou motifs, simplement transformables à l'infini. L'art souligne avec le pixel son aversion originelle pour toute fixation, alors même qu'il a été pourtant utilisé dès son origine pour fixer et déterminer, justement. La peinture véritable que ce qu'elle a toujours fixée, bien plus encore que des « vues », ce sont des canons, des modèles, des statuts, mais que cette fixation elle-même ne pouvait pas retenir ses évolutions. Et la nature-morte de la peinture de Chevreton, qui illustre la stabilité de l'objet-image, correspond

la nature-vive de l'image électronique. Virtuellement, le peintre peut produire autant de versions qu'il peut en imaginer. Ce n'est pas pour produire industriellement des multiples dissimulables, mais pour comparer, s'étonner dans une recherche de l'image véritablement désirable. Ici aussi la peinture poursuit son destin sans s'éclater au hasard dans les à-peu-près et les n'importe-quoi de la gratuité moderne. Tant que le peintre est vivant aucune version de ses œuvres n'est définitive. Sauf celles qui sont imprimées d'ailleurs, mais que valent ces tentatives d'imiter l'image ancienne, alors que la nouvelle est plus fidèle au vrai destin de la peinture à l'objectivité de la peinture est la grande illusion.

Décès de Artistry

Plus de quinze années après la création du gigazine (seul site internet de quelque consistance) et de la première parution des Soldats Artistry sur le site de M. A. T., son récent décès (suite à une grave infraction il a été

exécuté ce matin) nous découvre le fond d'atelier du peintre. Loin des images de la pompe officielle dont le peintre s'est acquitté avec la ferveur et l'enthousiasme qu'on sait, nous découvrons aujourd'hui un Artistry intime,

que le peintre avait réservé à la surprise générale. Bras et Phénix sont au rendez-vous. Non seulement les bustes (page 5) remplis du souvenir de l'antique, mais surtout le *Judith et Holoferne* (ci-dessus) que nous découvrons

avant son vernissage, unissant en une prouesse ludique érotisme, mort et criminalité. Le site de M. A. T. restauré et augmenté, tel qu'il apparaîtra sous les auspices de gigabrotier.com resurgissant de ses cendres, présentera bien d'autres œuvres Artistryennes, entre autres, portraits de Doybringer, de Lapôtre, auto-portrait, œuvres de circonstance, allégories.





Création graphique: Brigant Harbach (Studios des Bistromets) Maquette: Pat de Rouche

Art : beauté vue par les yeux. Religion : un autre culte, de jeunes dieux. Terreur : obéissance, crainte devant la vraie puissance.

Pendant que la représentation de commerce s'enfonce dans l'énigmatisme stérile sans rémission, la platitude telle que seule la police hors de ses attributions peut en engendrer, l'insanabilité s'élevée, elle, sans retour non plus, vers la beauté exquise. Plus de critique de société,

plus de grimaces méchantes, du merveilleux sans mélange. C'est extraordinaire comme l'autre versant est attristant et celui-ci apporte la joie. Les camps se marquent durement mais il doit en être ainsi. Qui s'en apercevra ? Beaucoup. Souhaitons, pas trop. Le pire

serait qu'en foule tout le monde se précipite hors des calamiteuses frontières, justement effarantes, d'une laideur sans issue. Il faut que ceux qui l'ont souhaitée, vouée cette horreur, concoctée avec un esprit de discrimination très scrupuleux, défendue bec

et ongles, se la dégustent à titre personnel le plus longtemps possible. De jeunes rousses surgissent déjà qui ne peuvent plus s'y faire. Ceux-là ont bien le droit de s'ouvrir à la splendeur que leur cœur réclame. À laquelle leur âme aspire...